

## LE CONTE DE JOSÉ LUIS GONZÁLEZ : UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LA RÉALITÉ SOCIO-HISTORIQUE DE PORTO RICO

MVOU Perrine

Ecole Normale Supérieure de Libreville / Gabon  
rickongouori@gmail.com

*Résumé* : La littérature a toujours été le reflet de l'environnement social, économique, culturel et linguistique d'une société donnée. Les auteurs se servent alors de leurs écrits pour donner leur opinion sur certains sujets ou tout simplement raconter une histoire. C'est le cas de José Luis González, auteur Portoricain.

*D'inspiration socio-idéologique marxiste, son œuvre intègre la dimension référentielle de l'histoire avec sa fonction de révélation et d'explication du comportement de ses personnages.*

*Cette étude vise donc la mise en exergue du fait historique comme point de référence pour la création littéraire chez cet auteur.*

*Mots-clés* : conte, fait socio-historique, J. L. González, Porto Rico, résistance culturelle

*Abstract* : The literature was always the reflection of the social, economic, cultural and linguistic environment of a given society. The authors use then their papers to give their opinion onto certain subjects or simply tell a story. It is the case of José Luis González, puerto rican author.

*Of Marxist socio-ideological inspiration, its work integrates the repository dimension of the history with its function of revelation and explanation of the behavior of his characters. This study thus aims at the highlighted of the fact historic as reference point for the literary creation at this author.*

*Keywords* : Tale, Socio-historic fact, J. L. González, Porto Rico, cultural resistance

\* \* \*

### Introduction

L'une des fonctions de la littérature est de « représenter » le monde, comme le démontre Jean-Paul Sartre (1948). Ainsi, loin de se résumer à un simple processus de création du beau, du sublime, la littérature est un phénomène inclus dans la société.

Les contextes socio-historique, économique et culturel de l'Amérique latine, rythmés par les guerres, la dictature, la corruption, l'impérialisme nord-américain, l'injustice et la violence, etc. menèrent à une prise de conscience et furent le germe du sentiment de révolte de nombreux écrivains : Fuentes dans *Terra nostra* (1975), Cortázar, auteur de *Libro de Manuel* (1974), García Márquez avec *El coronel no tiene qui en lo escriba* (1961), Vargas Llosa avec *Conversación en la Catedral* (1969), Sábato et son œuvre *Sobre Héroes y*

*tumbas* (1961) ou José Luis González Coiscou (1926-1997), un écrivain portoricain de la Génération de 50<sup>1</sup>, dont l'œuvre constitue le corpus de la présente étude.

Parlant de ce dernier, nul n'ignore que depuis 1900, Porto Rico est dit "Etat Libre Associé" au Commonwealth (cédé aux États-Unis lors du Traité de Paris en 1898). Une situation qui va, dès lors, constituer une source d'inspiration pour de nombreux auteurs, dont González qui, malgré sa longue absence forcée (environ 30 ans hors de l'île, pour son militantisme au sein du parti communiste), est l'un des plus grands analystes de la réalité socio-historique de sa terre natale.

Partant des théories de la sociologie de la littérature, nous entendons mettre en relief les relations qui peuvent s'établir entre ses fictions et le contexte socio-historique de Porto Rico des années 70.

Cette étude s'articulera autour de trois axes principaux. Ainsi, après avoir présenté le cadre théorique, nous verrons comment l'auteur analyse la problématique de la présence nord-américaine dans la vie de l'insulaire. Puis, nous parlerons du problème des inégalités socio- raciales.

## I. Prémisses théoriques

Partant de l'évidence selon laquelle il y a autant d'historicité dans une œuvre littéraire que de faits littéraires dans un document historique, Trofin affirme que : « La fiction, quelque gratuite et indépendante qu'elle puisse paraître, garde toujours des attaches profondes au réel immédiat, car c'est dans cette réalité historique qu'elle puise ses filons » (Trofin : s.d.). Analyser l'œuvre de José Luis González revient, par conséquent, à établir une connexion entre celle-ci et la réalité socio-historique de l'île de Porto Rico. Pour ce, nous nous servons des théories développées par les trois auteurs basiques de la sociologie de la littérature Lukacs (1885-1971), Goldmann (1913-1970) et Bakhtine (1895-1975).

Les années 60 dans lesquelles se projette ledit *boom* du roman hispano-américain coïncident avec le développement des sciences sociales et la création de nouvelle discipline qui se veut révolutionnaire: la sociologie de la littérature qui, elle, renvoie au postulat fondamental selon lequel l'œuvre littéraire et la réalité socio-historique sont interconnectées.

Inspirés des écrits de Lukacs, Goldmann et Bakhtine ont théorisé à propos de la relation littérature-culture. Ils estiment que la variation des relations Homme-Destin-Monde entraîne inéluctablement une modification des prises de position de l'Homme. Selon Lukács : « La poesía representa las conexiones últimas entre el hombre, el destino y el mundo, y sin duda ha nacido de la correspondiente profunda toma de posición, aunque a menudo no se sabe nada de su origen » (Ortega González-Rubio : 2005).

À travers ce qu'il a nommé le *structuralisme génétique*, Goldmann estime que la vision du monde constitue la structure significative de l'œuvre artistique. C'est en décrivant cette structure que l'on réalise le processus de *compréhension* du texte. Mais l'analyse d'une œuvre ne peut se limiter à sa compréhension. Pour cela, il propose de connecter à un réseau de structures plus amples, autrement dit, de mettre en relation la vision du monde présentée dans l'œuvre avec une structure plus englobante. C'est l'étape dite de

<sup>1</sup> Conteur, romancier, essayiste et journaliste, José Luis González Coiscou (1926-1997) est un écrivain Portoricain de la Génération de 50 (celle d'écrivains nés entre 1911 et 1929). Auteur très prolifique, il a écrit de nombreuses œuvres dont *El hombre en la calle* (1948), *Mambrú se fue a la guerra* (1972), *La galería* (1972), *En Nueva York y otras desgracias* (1973), *Balada de otros tiempos* (1978), *El oído de Dios* (1984), etc.

l'*explication* au cours de laquelle l'on cherche à déterminer qui est l'auteur, non d'un point de vue personnel mais du groupe social car, selon Goldmann : « Les véritables sujets de la création culturelle sont les groupes sociaux et non pas les individus isolés » (Goldmann, 1973 : 11). L'œuvre artistique est donc l'expression d'une vision du monde qui correspond à la conscience possible d'une classe sociale. L'œuvre artistique ne peut donc être véritablement comprise et expliquée qu'une fois insérée dans la totalité socio-historique de laquelle elle fait partie et mise en relation avec le sujet historique privilégié : les classes sociales. Autrement dit, elle n'a de signification que dans sa contextualité immédiate.

Goldmann a affirmé que la validité et la richesse d'une œuvre résidaient dans le fait d'être une affirmation cohérente et unitaire d'une vision du monde. Mais il accepte également la possibilité de la représentation d'une multiplicité de conceptions du monde. Cette multiplicité de voix, ce dialogue des positions face à la vie, constituera aussi la particularité de la littérature.

L'auteur par excellence du concept de *dialogisme* dans l'œuvre littéraire est Bakhtine. Le rapport dialogique amène à considérer l'énonciation non seulement du point de vue du sujet énonciateur mais également du point de vue de son contexte. Or le contexte de production d'une œuvre littéraire renvoie nécessairement au cadre social mental qui l'a produite.

En nous basant sur ces différentes théories, nous allons mettre en évidence cette connexion entre les contes de José Luis González et la réalité sociohistorique de l'île de Porto Rico.

## II. De la dénonciation de l'*invasion* nord-américaine

L'annexion de l'île de Porto Rico et l'implantation des nord-américains est un sujet récurrent dans le débat politique et littéraire insulaire. L'un des auteurs qui en a fait un des thèmes privilégiés de ses contes, dans une perspective dénonciatrice, est José Luis González. Ainsi, dans "Una caja de plomo que no se podía abrir" ou "Mambro se fue a la guerra", il revient, par exemple, sur la problématique de la double citoyenneté du Portoricain ; la loi Joe Foraker (1917) ayant, en effet, fait des Portoricains des citoyens nord-américains. A la fin du premier conte cité, Moncho Ramírez, dans des propos empreints de fatalisme et de résignation, dit : «Yo diré que esta mañana vino al ranchón. No tuve que pedirle ayuda a nadie para leer lo que me trajo, porque yo sé mi poco de inglés. Era el aviso del reclutamiento militar » (González, 1997 : 200). Cet "aviso de reclutamiento militar" est, du fait de la double citoyenneté du personnage, un devoir citoyen ; il doit servir sa seconde patrie partout où le besoin se fait sentir.

Bien que n'ayant jamais fait cette expérience, González, fort des nombreux récits, n'éprouve aucune difficulté à parler de la tragédie vécue par les soldats Portoricains. Nombreux sont ceux qui reviennent dans leurs familles dans des cercueils, comme c'est le cas dans "Una caja de plomo que no se podía abrir". Il en est venu à la conclusion selon laquelle les insulaires ne sont enrôlés dans l'armée américaine que pour servir de chair à canon. Au vu des conditions de vie de ses personnages, cette citoyenneté ne l'est que de façade dans la mesure où, une fois installés aux Etats-Unis, les Portoricains font la triste et douloureuse expérience de la discrimination, du rejet de la part de leurs "concitoyens". Dans une lettre anonyme envoyée à un personnage dans le conte "Paísa" il leur est

clairement signifié ceci : « *Los puertorriqueños no tenemos na que venir a buscar en este país y que si no nos largamos del barrio nos van a sacar a las malas* » (González, 1973 : 116). Très souvent cette discrimination se transforme en violence physique envers ces « compatriotes » insulaires :

Un puertorriqueño que regresaba a su casa [...] se detuvo en seco, paralizado del horror a la entrada del edificio en que vivía. De uno de los recipientes de la basura alineados en la acera, asomaba el bracito inmóvil de un niño. El hombre dio tres pasos, tensos todos sus músculos del cuerpo, contenida la respiración, y miró dentro del recipiente. No hubiera sido necesario. Desde el primer momento había reconocido el bracito de su hijo de cinco años, que acostumbraba jugar solo, todas las tardes, en la acera. Estaba muerto, la cabecita brutalmente machacada y semihundida en la basura. (González, 1973 : 184)

À travers ces deux événements, l'auteur met en exergue les limites de cette citoyenneté. C'est ici non seulement l'expression d'une incompréhension, mais également et surtout, d'une indignation : des "citoyens" américains (même si tout d'abord Portoricains) discriminés, violentés, rejetés, par leurs "compatriotes". González ne fait que traduire une réalité palpable jusqu'à nos jours : le drame de l'altérité. En effet, selon Pallud (2010) :

Les Portoricains de tous les phénotypes passent obligatoirement par le labyrinthe de l'altérité raciale puisque dans l'imaginaire de beaucoup d'Américains blancs, ils portent les stigmates de la paresse, de la propension à la violence, parfois de la stupidité ou de la saleté.

Leur situation n'est pas des plus enviables non plus sur leur île. En effet, l'annexion de Porto Rico par les Etats-Unis leur donne plein droit sur cette île. C'est ainsi, qu'une fois installés, les Nord-américains ont accaparé presque tous les secteurs, surtout l'économie, en usant de tous les subterfuges possibles.<sup>2</sup> Pour de nombreux auteurs, le Nord-américain semble être la cause principale du drame que vit l'insulaire. Dans l'œuvre de González, il apparaît comme le paradigme de l'exploitation, du matérialisme et des intérêts impérialistes. Dans le conte "La desgracia", c'est le corrupteur, qui bernera Pancho Avilés, propriétaire de grandes étendues de terre, et va ainsi l'amener à lui vendre ses propriétés :

Los americanos andaban comprando tierras sin pararse a mirarlas, pagando lo que pidieron [...] los agentes de los Yanquis vinieron a su propia casa, con el dinero en las manos. Decían que aquella tierra era para el cultivo de la caña, y le llenaron los ojos al jíbaro con los billetes de banco. El "Innorante" se dejó seducir y vendió la propiedad. (González, 1997 : 89)

Dans "El enemigo", ils font usage de la force pour exproprier les Jíbaros :

Pero un día la central decidió que no había que seguir desperdiciando aquellas tres o cuatro cuerdas [...], así que hasta allá subió también, en la siguiente siembra, la marea verde del cañaveral. Las mujeres y los barrigones tuvieron que ir entonces por su leña a otro monte un poco más distante. (González, 1997 : 222-223)

Ces propos laissent entrevoir un certain désespoir des paysans qui n'ont pour seule alternative que le départ.

<sup>2</sup> L'île de Porto Rico n'a même pas eu l'occasion de jouir de son indépendance formelle. Elle a été ouvertement annexée, sans aucune marge d'autonomie par les Etats-Unis qui, très tôt vont œuvrer à l'américanisation de tous les secteurs de la vie socio-politique, économique et culturelle. Sur le plan économique, les grandes plantations de canne à sucre ont remplacé les cultures traditionnelles, causant la faillite des petites exploitations. L'une des conséquences de la fermeture de celles-ci sera l'exode massif tout d'abord vers la capitale, ensuite vers la métropole.

Hors fiction, cette expropriation a eu un impact négatif considérable dans la vie des autochtones, comme le fait remarquer Prieto, dans la mesure où il :

[...] provocó la ruina de los más débiles hacendados boricuas que cultivaban café y productos alimenticios, y sus propietarios pasaron rápidamente a manos de consorcios azucareros Yanquis, los cuales en sólo cuatro años llegaron a controlar directamente sesenta mil cuerdas de la mejor tierra agrícola. (Prieto, 1976 : 134)

Cette intrusion du Nord-Américain dans le vécu de l'insulaire est également perceptible au niveau linguistique et culturel. Ainsi, il est un fait récurrent dans les contes de González : le parler de ses personnages, souvent parsemé d'américanisms, de mots ou d'expressions idiomatiques nord-américains. Cette utilisation simultanée de l'espagnol et de l'anglais donne lieu à une espèce de *espanglish* : on lit "Well" au lieu de "Bien" ; "Yes" en lieu et place de "Sí" ; "Mister" pour dire "Señor" ; "Tichel" (*Teacher*, en anglais) pour désigner par exemple l'institutrice dans le conte "Santa Claus visita a Pichirilo Sánchez" ou encore "graduado de *high school*", etc. Ces interférences mettent en évidence une situation de contact et/ou conflit linguistique et culturel qui donne lieu à une sorte d'hybridisme linguistico-culturel de l'insulaire.

Il importe de rappeler que pour asseoir sa politique colonisatrice, assimilationniste, le pouvoir nord-américain avait opté pour l'éradication progressive de l'espagnol comme langue officielle, comme le laisse entendre Neruda dans "Porto Rico" :

Truman a nuestras aguas llega / a lavarse las manos rojas /  
de la sangre lejana. Mientras, / decreta, predica y sonríe /  
en la Universidad, en su idioma, / cierra la boca castellana, /  
cubre la luz de las palabras / que allí circularon como un /  
río de estirpe cristalina / y estatuye : « Muerte a tu lengua, /  
Puerto Rico ». (Neruda, 1950 : 357-358)

Les propos tenus par l'administrateur nord-américain V. S. Clark (1827-1944), quelques mois après l'invasion de l'île, ne souffraient d'aucune ambiguïté quant à l'objectif visé par les Yanquis :

Otra consideración importante que no puede pasar desapercibida es que la mayoría de la gente de esta isla no habla español puro. Su lenguaje es un patois casi ininteligible para los oriundos de Barcelona o Madrid. No posee literatura alguna y tiene poco valor como instrumento intelectual (Osuna : 1949).

Ils mettront donc tout en œuvre pour arriver à leurs fins, notamment en réorganisant le système éducatif de l'île, en conformité avec leurs desseins. L'anglais sera alors imposé comme unique véhicule d'instruction et langue officielle (sauf entre avril 1991 et février 1993, période durant laquelle une loi fut votée pour ne plus faire de l'anglais la langue officielle). Arce de Vázquez (1972) fait d'ailleurs remarquer :

[...] el estudio del inglés es obligatorio desde el kindergarten hasta la universidad y recibe atención especialísima en todos los programas escolares. Si lo comparamos con la atención que recibe el estudio del español, nos damos cuenta de que goza de grandes privilegios: mayor duración temporal de la clase, incluso en las zonas rurales, mayor diversidad de cursos; supervisión más intensa y rigurosa, mejor equipo, mayores y mejores facilidades para la formación profesional y adiestramiento de los maestros.

Cependant, si nous partageons l'idée du Directeur de la Academia Puertorriqueña de la Lengua Española selon laquelle une langue est : « un acervo de experiencia pretéritas, el vínculo emocional del presente con el pasado y con el futuro ; es la raíz de dos factores :

la identidad y la continuidad » (s.d.). Ceci revient à dire qu'en plus d'être un outil de communication, elle représente aussi la cristallisation d'une histoire, d'une civilisation, d'un système de valeurs et contient des éléments d'une conception du monde et d'une culture. Adopter une langue implique alors d'appartenir à une communauté culturelle, linguistique et civique. Mais, accepter cette appartenance revient pour les Portoricains à renier leurs origines portoricaines, hispaniques ; en un mot, s'assimiler, accepter de disparaître ; ce qui est certainement la dernière chose à laquelle aspirent de nombreux Portoricains. On en veut pour preuve leur farouche résistance<sup>3</sup>. En effet, loin de capituler, ils ont lutté et continuent de lutter pour la défense/conservation de la langue espagnole. Selon les propos de Pallud (2010), parlant des Portoricains qui ont émigré aux Etats-Unis :

[...] plusieurs groupes ethno-raciaux revendiquent des identités "à trait d'union" tels que les "Afro-Américain" et les Mexicain-Américain" afin de résister aux tentatives de dénégation de leurs droits en tant que citoyens. Seuls les Portoricains ont rejeté cet usage, car les personnes d'origine Portoricaine nées sur le continent continuent à s'identifier comme Portoricains. Il faut croire que l'expérience de la discrimination a renforcé un sentiment d'appartenance à un Porto Rico entendu comme "lieu d'origine imaginé", jusqu'à la troisième génération et au-delà.

En conclusion, cette espèce d'hybridisme culturel traduit un certain bilinguisme, sans pour autant traduire un désir d'assimilation parce que de nombreux insulaires n'apprennent l'anglais que par nécessité de communication, surtout lorsqu'ils émigrent aux Etats-Unis.

Face à cette tentative de colonisation totale et d'agression culturelle impérialiste continue, la littérature insulaire s'est consolidée idéologiquement et formellement comme une structure de résistance culturelle et politique qui recherche son identité entre la rupture et la récupération.

Très engagé dans le combat pour la défense/conservation de l'identité portoricaine, González, considéré comme un de ses farouches porte-paroles, valorise l'esthétique des formes archaïques et populaires du parler paysan, propre au Portoricain. Il l'introduit, par exemple, dans le conte "Santa Claus visita a Pichirilo Sánchez" : « ... es que Santa Cló no es más pa los blanquitos » (González, 1997 : 248) ou dans *En la sombra* : « Tos esos blancos son unos desplotadoreh de los pobreh » (González, 1997 : 73).

Le parler populaire intervient ici pour briser les règles de l'anglais standard et défendre le peuple semi-éduqué qui s'efforce de s'exprimer à sa manière. González réussit ainsi à amuser son lecteur tout en touchant son cœur. Ces particularismes traduisent un désir de conserver, malgré tout, leur langue d'origine, signe d'un refus de s'assimiler de la part des natifs. En effet, il faut signaler que, jusqu'à nos jours, l'entreprise glottophagique des nord-américains n'a presque pas porté ses fruits ; puisque la population continue d'utiliser le castillan: « La identidad del puertorriqueño no parece menoscabada por esta situación. Defiende el español como su lengua materna, basa en él su identidad nacional y mantiene lealtad lingüística a ultranza » affirme Morales (s.d.)

Considéré comme un des outils de ce "génocide" culturel, le système éducatif n'échappe pas, par conséquent, aux invectives de l'auteur. Dans "En la sombra", Alfredo Fernández, un diplômé de la "high school", remet en question tout le système éducatif, plus

<sup>3</sup> L'indépendance de l'île alimente aujourd'hui les débats jusqu'à l'ONU. De nombreuses voix se sont, en effet, élevées à travers le continent pour la réclamer; c'est le cas notamment lors du "Congreso Latinoamericano y Caribeño por la Independencia de Puerto Rico", qui s'est réuni dans la ville de Panamá, du 18 au 19 novembre 2006". Des mouvements tels "El Movimiento Independentista Nacional Hostosiano" (MINH) ou des partis politiques tel le "Partido Independentista Puertorriqueño" (PIP) ont la ferme conviction que la lutte civique et électorale peut favoriser l'auto-détermination du pays.

précisément les contenus des programmes, qui éloignent, de manière manifeste, les apprenants de leurs réalités. Face à celle vécue dans le *cañaveral*, il se rend vite compte que l'École l'a presque abruti : « Esa escuela que ahora es para él el símbolo de ignorancia, una institución fracasada en su misión formadora, donde el estudiante adquiere un concepto falsificado de la vida » (González, 1997 : 71). Dans le même ordre d'idées, Nieves Falcón (2014) souligne que :

Uno de los aspectos sociales en el cual se logra identificar una mayor agresión a los elementos culturales propios es la educación que recibe el puertorriqueño a través de su formación escolar. [...] Este esfuerzo sistemático por carenciar al puertorriqueño de un pasado, por convertirlo en un ser humano sólo con presente, lleva el propósito obvio de impedirle el conocimiento de sus raíces como pueblo evitando así el contacto con elementos históricos propiciadores de su reafirmación nacional.

Ce qui revient à dire que le système d'enseignement imposé par "l'envahisseur" est totalement décontextualisé, les programmes étant plus centrés sur l'histoire des États-Unis. Celle de Porto Rico, reléguée au second plan, n'est évoquée, comme le fait remarquer A. Bayo, que : « ... en textos muy pobres y donde se descarta todo lo que entrañe el concepto de la nacionalidad puertorriqueña, sus apóstoles y héroes, borrando además todo lo que pueda conducir al amor y al respeto de su patria ». (Bayo, 1967 : 29) En conséquence, conclut Vientós Gastón : « El pasado de Puerto Rico es casi tierra incógnita para el puertorriqueño y se da la impresión de que su acontecer histórico comienza con la llegada de los invasores Yanquis en 1898 » (Cité par Nieves Falcón : 2014). En réalité, selon Bayo (Op. cit. : 68), l'objectif visé par les nord-américains était de : « ... despersonificar al nativo, crearle confusión mental, convertirle en un americano ». Les propos de Bayo et Vientós Gastón, sans équivoque aucun, nous renvoient ici à la dichotomie entre la Civilisation et la Barbarie développée par Sarmiento dans son *Facundo* (1835). Nous comprenons aisément que les Yanquis considèrent qu'ils ont sorti l'île de Porto Rico du "néant". Comme habités par un idéal messianique, ils s'arrogent par conséquent le droit d'imposer aux autochtones leur culture, leur "civilisation". Celle-ci est considérée comme la seule à même de hisser ceux-là qu'ils considèrent comme des sous-hommes, des personnes sans culture, dépourvus de "civilisation" vers un niveau supérieur de conscience spirituelle, vers l'"humanité". Cette vision des choses est aussi reprise par Pike (Cité par Castro : s.d.) qui affirme dans *The United States and Latin America. Myths and Stereotypes of civilization and nature* (1992) :

Nosotros los estadounidenses, la mayor parte del tiempo, nos vemos como el ejemplo de todo, lo cual significa ser civilizado. Nosotros hemos logrado un progreso lineal, en el aspecto material pero acompañado por el avance moral, espiritual y cultural. En cambio, los latinoamericanos, como los vemos, han permanecido estáticos, están atrapados en un primitivo estado de naturaleza del cual son víctimas más que ser señores del mismo.

Au-delà de la dichotomie Civilisation et Barbarie, c'est le débat sur l'altérité qui est remis sur la sellette. Vu que la "différence" est perçue comme une menace pour l'égo (Cf. Baudrillard et Guillaume :1994, Moulin :1996), il ne restait plus aux Yanquis que deux alternatives : exterminer physiquement ou "culturellement, spirituellement" les Portoricains, c'est-à-dire, pour emprunter les termes de Vientós Gastón, les « *despersonificar...*, *convertir...* ». Mais cette dépersonnification du Portoricain implique forcément de porter atteinte à son identité. González revient fréquemment sur la problématique de la question identitaire ; débat qui,

jusqu'à présent, alimente la réflexion tant sociologique que littéraire. Mais parler d'identité implique d'évoquer la question non seulement de la langue mais aussi des us et coutumes, des valeurs socio-culturelles. Selon Pallud (2010), les politiques assimilationnistes nord-américaines

comprenaient aussi l'endoctrinement des Portoricains aux valeurs et aux modes de vie anglo-saxons, avec un mépris total pour leurs traditions historiques locales et culturelles. Un autre outil utilisé est la conversion de la population de l'île au Protestantisme alors que l'île était principalement catholique.

Dans le conte "La despedida", la famille Monagas est l'illustration patente du Portoricain qui a renié ses traditions pour calquer à l'aveuglette le style de vie nord-américain. La sévérité morale et les conventionnalismes de la tradition hispanique ont fait place à la liberté à outrance.

Mais il importe de souligner que ces comportements sont surtout observables au sein des couches sociales les plus aisées, qui affichent nettement leur désir de ressembler aux familles de la haute classe nord-américaine. En effet, contrairement aux Monagas, les personnages de "San Andrés", de "La mujer" ou de "El oído de Dios" illustrent leur attachement à l'identité Portoricaine, au conservatisme, à l'idéalisation du *Jívaro*, considéré comme le sceau de la "portoricanéité", selon l'affirmation de Babín (1977 : 36). Dans ces contes, on évoque par exemple les combats de coqs.

González fictionnalise aussi des meurtres commis dans le seul but de préserver une valeur héritée dudit Siècle d'or espagnol : l'honneur. Dans "La mujer", par exemple, le père de Carmen Rosa n'hésitera pas à assassiner à coups de machette l'ingénieur Ramirez. Dans "Breve historia de un hacha", Casimiro Santos plantera une hache dans le crâne d'un soldat américain qui avait mis enceinte sa fille, hors mariage. Dans "La hora mala", Collazo va massacrer plusieurs personnes dans un bordel dans lequel travaillait sa sœur.

La récurrence de la représentation du thème de l'honneur démontre l'importance de ce concept dans la société portoricaine. La femme en étant la dépositaire, l'en déposséder équivaut donc à la souiller. Aussi, l'auteur de cet acte doit très souvent le payer de sa vie. C'est ce que démontrera l'auteur colombien García Márquez dans sa *Crónica de una muerte anunciada* (1981) à travers le meurtre commis par les frères Vicario, tacitement applaudi par toute la communauté, de Santiago Nasar, auteur présumé de la perte de virginité, hors mariage, de leur sœur Angela. Dans *Los Perros* (1986), Elena Garro fera aussi référence à cette valeur morale qu'est l'honneur à travers la figure de Manuela. Victime d'un viol, cette jeune fille se verra pourtant obligée d'épouser son violeur, dans le seul but de laver la "souillure" et, ainsi, éviter de jeter l'opprobre sur sa famille.

Nous concluons en épousant l'idée de Nieves Falcón (2014) selon laquelle :

El colonialismo [dixit: norteamericano] actúa sobre la sociedad puertorriqueña no sólo para provocar la pérdida de elementos significantes de la cultura, en un intento por acelerar un proceso de disolución nacional, sino que usa su tremendo poder para instituir medidas que amenazan la existencia misma del pueblo puertorriqueño dentro de su propio territorio (...) la agresión cultural norteamericana en Puerto Rico no deja de impactar ni un solo resquicio de la sociedad.

Cependant, comme l'affirme A. Arroyo (1957) et le démontre González à travers tous ses récits, le Portoricain n'a pas coupé le cordon ombilical. En effet, une certaine résistance se vérifie bien au-delà du domaine linguistique puisqu'il atteint les us et coutumes, les valeurs morales ou éthiques.

En dehors de la critique/dénonciation de l'élément Nord-américain et son influence dans la vie des Portoricains, González pose aussi le problème des inégalités entre les classes et les races dans sa terre natale.

### III. La fiction de J.L González : un discours sur les inégalités socio-raciales

La configuration de la micro-société que présente J.L. González dans ses contes met clairement en évidence une société bien hiérarchisée.

Dans notre corpus, les figures emblématiques de la première classe (aisée, en majorité blanche, nord-américaine) sont, par exemple le Yanqui, Mister Dickinson ou le personnage éponyme du conte "El cacique", qui jouissent de tous les privilèges. Bien que ces personnages n'occupent qu'un espace minime dans ces récits, le rôle qu'ils y incarnent suffit à l'auteur pour alimenter la critique sur leur position dans la société et, par ricochet, argumenter la dénonciation des problèmes auxquels font face les pauvres.

De nombreux indices textuels nous renseignent sur leur niveau de vie. En campagne, par exemple, ce sont de riches capitalistes qui ont investi dans le secteur agricole, de grands propriétaires terriens ou des administrateurs des centrales sucrières. Ils exploitent la majorité des terres cultivables comme le sous-entendent ces interrogations d'Alfredo Fernández, dans le conte "En la sombra" : «¿Por qué ha de ser ese hombre el dueño de tanta tierra? ¿Por qué, si nunca se ha encorvado sobre un surco, si nunca ha cortado una caña ? » (González, 1997: 71-72)

Leur stabilité économique leur garantit l'avoir, le savoir, le pouvoir, l'abondance des ressources matérielles, la sécurité du statut social et l'extrême intégration dans un mode de vie dominant. Très souvent, ils s'illustrent par un manque d'humanisme, de compassion et de sensibilité face à la misère dans laquelle vivent les autres personnages : « Tos esos blancos son unos desplotadoreh de los pobreh», dit José Orellana dans "En la sombra" (González, 1997 : 73). Dans un espagnol approximatif, Mister Dickinson confirmera les affirmations de José Orellana : « Pero, ¿usted realmente estar pensando que esos peones querer vivir de otra manera? ¡Usted estar soñando, muchacho! La verdad es esa gente gustando vivir así porque ser como animales » (González, 1997 : 75).

Sans vergogne aucune, ils étalent leurs richesses en investissant dans la construction de multiples résidences, l'achat de yachts dans des clubs nautiques, la tenue de réunions dans des hôtels prestigieux, des voyages, etc. Les descriptions sont plus qu'explicites pour révéler l'opulence dans laquelle ils vivent. Le condisciple "obsesivamente racista" (González, 1997 : 71) d'Alfredo Fernández est présenté comme un : « Muchacho rico, poseedor de dos o tres automóviles en los que llevaba a pasear, después de clases a las niñas relamidas de las sonoridades escolares ». (González, 1997 : 71)

Parlant de la bourgeoisie portoricaine, González (1972) démontre que leur relative stabilité économique leur offre de grandes opportunités au niveau de l'éducation. Leurs progénitures fréquentent les meilleurs établissements du pays (surtout ceux de la capitale, San Juan) et de la métropole. Ceci leur assure un niveau intellectuel élevé, garantie d'un emploi stable et bien rémunéré dans l'administration et le gouvernement.

À leur côté évolue une classe dite moyenne, moins riche mais qui mène une vie assez commode. Appartiennent à cette classe, par exemple, Alfredo Fernández dans le conte "En la sombra", les Monagas dans "La despedida", Don Luis dans "El escritor" ou Salomé Benítez et Pancho Ávila dans "El enemigo" et "La desgracia".

Les quelques détails que donne l'auteur sont assez parlants pour nous faire savoir qu'à l'instar de ceux de la riche classe des blancs, ils tirent profit eux aussi des grandes opportunités qu'offre le système éducatif portoricain/nord-américain. Leurs enfants peuvent intégrer les meilleurs établissements de la capitale et de la métropole. Pour preuve, Alfredo Fernández est un "graduado de la high school de la capital" (González, 1997: 67), Celso Monagas est le « químico principal de la Vega Llana Sugar Company » (González, 1997 : 267). Les Monagas habitent un quartier cossu et peuvent se payer les services d'une domestique, Laura.

Mais, paradoxalement, leur haut niveau d'instruction constitue aussi un handicap dans la mesure où il a fait d'eux une menace aux yeux de la bourgeoisie qui juge prudent de les tenir éloignés des postes décisionnels. Le relatif renforcement de leur position économique n'est donc pas un élément suffisant pour leur ascension sociale. Leur marge de manœuvre est limitée, comme c'est le cas dans "En la sombra". Bien qu'étant un "graduado de la high school de la capital", Alfredo Fernández n'a aucun pouvoir de décision, puisqu'il travaille sous les ordres de Mister Dickinson, un Nord-américain. Nous en arrivons à croire que leur positionnement à certains postes n'est qu'un leurre, voire un subterfuge pour les surveiller, les contrôler, et pouvoir aisément censurer leurs potentielles actions contre les chefs.

Rappelons ici que durant l'époque coloniale, l'injustice à laquelle fait allusion l'auteur dans ce conte avait généré un climat d'inconformité qui finit par donner naissance aux mouvements nationalistes en Amérique Latine. Cette logique révolutionnaire aspirait au transfert de la souveraineté de la tête de la monarchie à celle de la nation, de laquelle les créoles estimaient être le porte-parole. Le pouvoir devait revenir aux créoles. Ne sont-ils pas, pour la grande majorité, des intellectuels? En effet, la classe moyenne a longtemps été considérée comme le "refuge de la conscience Portoricaine". Ce, parce que les pauvres, croulant sous le poids des injustices à leur encontre, la misère, ne pouvaient plus méditer sur le sort de la nation.

À Alfredo Fernández, par exemple, l'auteur a attribué ce rôle de défenseur de la cause des ouvriers de la centrale sucrière. Indigné par le mépris de Mister Dickinson à leur égard, il hausse le ton : « ¿Animales ha dicho usted? Me parece que en eso no estamos de acuerdo. Yo creo que son seres humanos como usted y yo » (González, 1997 : 75). Sa prise de position en faveur des ouvriers lui coûtera d'ailleurs son poste. Mais même sur le chemin du retour, il cogite encore sur le sort des malheureux ouvriers qu'il laisse derrière lui :

¿Qué será de todos esos hombres que he dejado atrás ? ¿Qué será de todos esos niños y esas mujeres, condenados a la miseria sin sentirlo, porque su propia existencia les ha anquilosado la sensibilidad ? ¿Será posible que aún aliente en sus conciencias un átomo de rebeldía ? ¿O quedarán sumidos para siempre en la sombra ? En la sombra de la ignorancia, del hombre, del engaño. (González, 1997 : 76)

Son licenciement vient, une fois de plus, confirmer la faiblesse de leur pouvoir d'action. Outre le cas d'Alfredo Fernández, et comme pour nuancer ses propos ou simplement pour fustiger l'attitude de certains intellectuels, González met en scène, dans le conte "El escritor", le personnage de Don Luis, une figure emblématique de la trahison à la fonction d'écrivain. Si, « Ellos [les écrivains] son los que adoptan las ideologías revolucionarias que les llegan de Europa y las predicán como fórmulas de salvación. La sociedad está enferma, muy enferma y los poetas diagnostican cada uno a su manera...» (González, 1972 : 47), alors ce personnage ne mérite pas le titre d'écrivain, son attitude ne reflétant pas le contenu de ces propos. En effet, satisfait de sa condition économique, Don Luis ne se

préoccupe que très peu du sort de la majorité opprimée. Sa cécité "volontaire", dirions-nous, *invisibilise* par conséquent le drame que vit celle-ci. Il semble même insensible face à l'assassinat, par des policiers, d'un ouvrier dont l'unique tort avait été de revendiquer ses droits.

La représentation de ce personnage n'est, en définitive, pas fortuite car l'auteur aborde ici une problématique engagée : le rôle des hommes de culture dans la société.

À travers le contraste entre les personnages d'Alfredo Fernández et de Don Luis, il milite pour l'engagement de l'intellectuel dans le combat pour l'égalité, pour l'équité entre les citoyens. En effet, ceux-ci devraient se positionner comme transmetteurs de connaissances et éveilleurs d'une certaine ouverture d'esprit et de pensée. Comme le recommande Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature?* (1948), parlant du rôle de l'écrivain, l'intellectuel doit être au service de la communauté. Il ne peut vivre en marge du quotidien de celle-ci. L'exemple de Don Luis est un prétexte pour González pour rappeler à ses lecteurs l'utilité de l'artiste dans la société et manifester son adhésion aux propos de Marqués qui disait :

La función del escritor puertorriqueño es no estar enajenado de la realidad que vive, sino todo lo contrario, enfrentarse a esa realidad que en el tiempo y en el espacio le ha tocado vivir y, como escritor, observar sus múltiples contradicciones para de ellos sacar una verdad profunda. (Marqués, 1963 : 56)

Des propos que partage aussi le dramaturge chilien M. A. de la Parra qui considère que « No pertence al mundo del arte la experiencia inocua [...] Se le exige hacerse cargo de su época, lo que significa hacerse cargo del hombre de siempre a través de los signos de su época » (1993 : 19-22). C'est dire que Don Luis semble s'être trompé de profession.

Les propos de R. L. Acevedo selon lesquels : « Todas las narraciones de José Luis González tienen como tema la presentación de los padecimientos físicos y espirituales del hombre común del proletariado y la denuncia de las injusticias » (Acevedo, 1974 : 71) nous amènent à aborder le chapitre relatif à la troisième classe sociale: les pauvres, les laissés-pour-compte.

Dans ses contes, ceux-ci croupissent dans la misère. Leur bas niveau d'instruction favorise leur vulnérabilité face aux riches. Ils sont surexploités et mal rémunérés. Même pour ceux qui émigrent<sup>4</sup>, la situation n'est guère enviable, comme le raconte le personnage de Marcelino Pérez, dans "En Nueva York":

El trabajo era el más duro y el peor pagado de la fábrica. Durante ocho horas diarias cargaba fardos, empujaba cerretones llenos de rollos de tela, subía mercancías a los aparadores, trajinaba y se afanaba de modo que cuando terminaba la jornada a las cinco de la tarde, sentía que le dolía el último hueso. (González : 173)

Ce témoignage rejoint les conclusions d'une étude réalisée par Pallud et selon lesquelles:

Les travailleurs arrivés à New York en grand nombre à partir des années cinquante ont pu bénéficier de réseaux de solidarité Portoricains ou "latinos" qui s'étaient constitués. [...] Leur réception par l'opinion publique fut largement hostile. Les nouveaux migrants ont souffert de logements insalubres et surpeuplés, d'un manque de soutien institutionnel pour réussir à l'école et de piètres services de santé. Dans la division ethno-racialisée du travail de New York, les Portoricains occupaient le "créneau" des emplois manufacturiers mal payés : c'était le cas de plus de 50 % des actifs Portoricains en 1960. (Pallud : *Op. Cit.*)

<sup>4</sup> L'émigration est une des préoccupations majeures des auteurs Portoricains. Autour de ce thème se sont construites les trames de *Trópico en Manhattan* (1951) de G. Cotto Thorner, *El carretero* (1952) de R. Marqués, *Spiks* (1956) de P. J. Soto, *Encrucijada* (1958) de M. Méndez Ballester, *El laberinto* (1959) d'E. A. Laguerre. Il est aussi très récurrent dans les contes de J. L. González dans *Veinte cuentos y Paisa*, *Nueva York y otras desgracias*, *La carta*, *En el fondo del caño hay un negrito*, etc.

Sa faiblesse économique ne lui permet évidemment pas l'accès à un logement décent. Dans "En la sombra", le pauvre vit dans un :

*Ranchito de aspecto miserable, construido con trozos de madera vieja y techado con planchas de zinc enmohecido y agujerado [...] a la merced de las intemperies [...] viviendas, algunas ladeadas, cayéndose ; otras sin ventanas, oscuras como cuevas »*  
(González, 1997 : 70)

Dans "En el fondo del caño hay un negrito", l'un des contes des plus tristes, émouvants, l'auteur raconte le drame que vécut une famille : le décès du petit Melodía. Dans une pulsion narcissique, Melodía sera attiré par le reflet de sa propre image dans l'eau sur laquelle était construit ce qui leur servait d'habitation :

La tercera vez que el negrito Melodía vio al otro negrito en el fondo del caño fue el atardecer, poco antes de que el padre regresara. Esta vez Melodía venía sonriendo antes de asomarse, y le asombró que el otro también estuviera sonriendo allá abajo. Volvió a hacer así con la manita y el otro volvió a contestar. Entonces Melodía sintió un súbito entusiasmo y un amor indecible hacia el otro negrito. Y se fue a buscarlo.  
(González, 1997 : 182)

Ceux qui s'installent aux Etats-Unis ne sont pas mieux lotis. Ainsi dans *En Nueva York*, Marcelino Pérez relate : « La habitación estaba en el quinto piso de un viejo edificio de Harlem del Este, y la calefacción defectuosa en los primeros pisos, no llegaba allá arriba casi nunca » (González, 1997 : 169). Il ajoute : « El apartamento que buscaba quedaba en el tercer piso de un viejo edificio con fachada. Subió las escaleras sucias y en penumbra saturada de olor a orines y restos de comida » (González, 1997 : 170).

Evoquer le prolétariat revient à parler surtout du personnage le plus exploité, marginalisé, discriminé : le Noir. Sa présence récurrente dans les récits de González démontre son intérêt et sa préoccupation pour la tragédie que vit celui-ci. D'autre part, elle marque la culmination d'un long processus de critique, de protestation et de dénonciation des injustices dont sont victimes ses compatriotes prolétaires.

Cet être, longtemps après l'abolition de l'esclavage, continue de souffrir, du simple fait de la couleur de sa peau : c'est le "*Hijo de perra*" dans "El arbusto en llamas" ou de "*Bruto*" dans "Santa Claus visita a Pichirilo Sánchez", pour ne citer que ces cas. Dans "La galería", un patron blanc ose affirmer que : « Un negro menos no le va a faltar a nadie » (González, 1997 : 192), parlant du nouveau né d'une servante noire, Ceferina de la Cruz, mort de faim. En effet, pour cause de maladie et faute de montée de lait, son épouse ne pouvait allaiter leur fils. Pour éviter une mort certaine à ce dernier, Ceferina de la Cruz se verra obligée de l'allaiter en priorité ; ce, malgré ses supplications : « ¡Po lo que uté má quiera, doñita ! ¡Uté también sabe lo que e sé madré ! [...] ¡Doñita, yo también tengo mi muchachito, bendito, y la leche no va a alcanzá pal o do ! ¡Doñita ! » (González, 1997 : 192). Le sien mourra quelques mois plus tard.

Dans "El arbusto en llamas" González présente une scène digne de l'époque du Ku Klux Klan: un noir y est lynché et brûlé vif par Lee Laloy et ses compères. Il est présumé coupable d'un viol commis sur une blanche qui, pourtant « se había acostado con medio pueblo » (González, 1997 : 238), autrement dit, une fille aux mœurs légères. C'est dire si sa condamnation à mort n'avait été prononcée que sur la base de considérations purement racistes, sa culpabilité n'ayant pas été établie. D'ailleurs les propos de Bill Caldwell ne font que confirmer cette injustice:

Ni a nosotros ni a nadie le importa si el negro violó a la hija de Nat Collins o no. [...] Si Nancy Collins le abrió las piernas de buena gana, su negocio era no darse por enterado [...] Hasta el día de hoy ningún negro acusado de violar a una mujer blanca ha salido

vivo de esta cárcel. Y esta vez no va a ser la excepción, Luke.  
(González, 1997 : 238)

En d'autres termes, coupable ou non, sa condition de Noir lui interdit tout contact avec la femme blanche. Le contraire n'aurait pas été condamnable; une "esclave" (sous-entendu la femme noire) ne se doit-elle pas d'être complaisante avec son "maître" (blanc)?

Ce sont ici des considérations d'un autre âge, le racisme dont est toujours victime le noir, qui sont dénoncés.

### En guise de conclusion

Pour terminer, rappelons que la disparition progressive du mouvement créole et l'installation des nouvelles structures socio-politiques et économiques a favorisé l'émergence d'une littérature purement nationale qui revalorise l'identité nationale portoricaine. Cette transformation passait, bien sûr, par une nouvelle et véritable analyse de la réalité latino-américaine. Cette tendance se reflète clairement dans l'œuvre de González.

Auteur réaliste et perspicace face aux mutations que connaît son pays, il indique à ses lecteurs des pistes pour comprendre la réalité de son île en pointant du doigt un sujet qui, jusqu'à nos jours, alimente les débats, notamment à l'ONU : la présence nord-américaine à Porto Rico, les effets de cette présence sur le tissu social, etc.

Sa préoccupation pour le détail et la méticulosité dans la description des situations suscitent l'émotion. En effet, il ne se contente pas d'identifier les problèmes, il les examine en détail, embarque son lecteur dans l'univers de ses personnages pour mieux témoigner de leur vécu. Ce, afin de justifier ses positions idéologiques.

En définitive, cet auteur n'épouse pas l'idée de l'art pour l'art. Son objectif se trouve bien au-delà de l'esthétique. Il vise des réactions de la part de ses lecteurs afin d'améliorer les choses, adhérant ainsi aux idées d'E. Plenel qui, parlant des journalistes, avait fait comprendre que leur métier n'est pas de faire plaisir, mais de mettre le couteau dans la plaie.

### Références bibliographiques

- ARROYO A. (1957). « La norteamericanización en nuestras costumbres ». In *Cuadernos Americanos*. N° 2. marzo-abril.
- BABIN M.-T. 1977. « El jibaro : símbolo y síntesis » dans *Revista del Instituto de Cultura Puertorriqueña*. N° 75.
- BAKHTINE M. 1981. *Le principe dialogique*. Seuil, Paris.
- BAUDRILLARD J. et GUILLAUME M. 1994. *Figures de l'altérité*. Descartes et Cie. Paris.
- BAYO A. 1967. *Puerto Rico*. Extemporáneos. La Habana.
- CASTRO Y. (s.d.). « Cultura estadounidense ». In <http://html.rincondelvago.com/cultura-estadounidense.html>, consulté le 10 mars 2015.
- CORTAZAR Julio. 1973. *Libro de Manuel*. Sudamericana. Buenos Aires.
- FUENTES Carlos. 1975. *Terra nostra*. Seix Barral. Barcelona.
- GARCÍA MÁRQUEZ G. 1981. *Crónica de una muerte anunciada*. RBA Editores. Barcelona.
- GARCÍA MÁRQUEZ G. 1961. *El coronel no tiene quien lo escriba*. Auguirre Ed. Colombia.
- GARRO E. 2009. *Los perros*. dans *Obras reunidas II. Teatro*. FCE. México.

- GOLDMANN Lucien. 1967. *Le Dieu caché : étude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*. Gallimard. Paris.
- GONZÁLEZ J.- E. 1972. « Poeta y sociedad en Puerto Rico » dans *Caravelle*. N° 18. p. 43-58.
- GONZÁLEZ J.- L. 1997. *Cuentos completos*. Alfaguara. México.
- GONZÁLEZ J.- L. 1973. *Veinte cuentos y Paisa*. Río Piedras. Cultural. Puerto Rico.
- LUKACS G. 1989. *La théorie du roman*. Gallimard. Paris.
- MARQUÉS R. 1963. « La función del escritor puertorriqueño en el momento actual » dans *Cuadernos Americanos*. N° 2, marzo-abril. p. 53-63.
- MORALES A. (s.d.). « Convivencia del español e inglés en Puerto Rico: algunas precisiones », dans [http://congresosdelalengua.es/valladolid/ponencias/unidad\\_diversidad\\_del\\_espanol/3\\_el\\_espanol\\_en\\_los\\_EEUU/morales\\_a.htm](http://congresosdelalengua.es/valladolid/ponencias/unidad_diversidad_del_espanol/3_el_espanol_en_los_EEUU/morales_a.htm). Consulté le 15 septembre 2015.
- MOULIN L. 1996. *Moi...et les autres. Petit traité de l'agressivité au quotidien*. Editions Labor. Bruxelles.
- NERUDA P. 1992. *Canto General*. Ediciones Cátedra. Madrid.
- NIEVES FALCÓN L. 2014. « Imperialismo cultural norteamericano en Puerto Rico ». In [hispanoamericaunida.com/2013/07/11/imperialism-cultura-norteamericano-en-puerto-rico](http://hispanoamericaunida.com/2013/07/11/imperialism-cultura-norteamericano-en-puerto-rico). Consulté le 08 août 2014.
- ORTEGA GONZÁLEZ-RUBIO M. 2005. « La Sociología de la Literatura : Estudio de las letras desde la perspectiva de la Cultura ». In [https:// webs.ucm.es/info/especulo/ numero29/ sociolit.html](https://webs.ucm.es/info/especulo/numero29/sociolit.html). Consulté le 05 mars 2015.
- OSUNA J. J. 1949. *A history of Education in Puerto Rico*, cité dans « Imperialismo cultural norteamericano en Puerto Rico ». In [hispanoamericaunida.com/2013/07/11/ imperialism-cultura-norteamer-icano-en-puerto-rico](http://hispanoamericaunida.com/2013/07/11/imperialism-cultura-norteamer-icano-en-puerto-rico). Consulté le 08 août 2014.
- PALLUD A. 2010. « La diaspora Portoricaine aux Etats-Unis ». *Études caribéennes*. In <http://etudescaribeennes.revues.org/4686>. Consulté le 20 juillet 2015.
- PRIETO A. 1976. « Un análisis sociohistórico de la emigración puertorriqueña ». *Casa de las Américas*. N° 98. P. 133-137.
- SÁBATO E. 1961. *Sobre héroes y tumbas*. Espasa. Madrid.
- SARMIENTO D. F. 1993. *Facundo : civilización y barbarie*. Cátedra. Madrid.
- SARTRE J.-P. 1948. *Qu'est-ce que la littérature?*. Gallimard. Paris.
- TROFIN R. An. (s.d.). « La fiction littéraire et ses conditionnements sociaux ». In [www.arches.ro/revue/ no02/no2art4.htm](http://www.arches.ro/revue/no02/no2art4.htm). Consulté le 05 mars 2015.
- VARGAS LLOSA M. 1969. *Conversación en la Catedral*. Seix Barral. Barcelona.